

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 26

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En 1715, les Chartreux avaient fait construire une lourde porte qui limitait leur domaine ; cette porte fut démolie en 1866 : il ne reste aujourd'hui que deux immenses rochers à mine revêche, à l'aspect imposant et surplombant la route : c'est à partir de là que l'ascension commence.

Un bon conseil : il existe un service de voitures entre Saint-Laurent-du-Pont et le monastère, mais le vrai touriste se garde bien de s'en servir. D'abord il faut l'attendre pendant une heure : c'est du temps perdu ; ensuite, comme le chemin va toujours en montant, on est obligé à chaque instant, que dis-je, au bout d'un quart d'heure on est obligé de descendre du véhicule pour ne pas fatiguer les chevaux ; et puis la route est splendide, il vaut mieux ne rien perdre de ses beautés ; il est impossible, du reste, de se tromper : elle mène directement au couvent.

Le spectacle le plus imposant auquel il m'ait été donné d'assister est celui de ce voyage exécuté un soir d'été, au mois d'août.

En partant à trois heures et demie de Voiron, on arrivait à Saint-Laurent vers 6 heures ; à sept heures on pénétrait dans le désert, et l'on jouissait alors de la vue du coucher du soleil derrière les hauts rochers à pic qui se teintaient de rose et de bleu ; nous étions entourés de la verdure sombre des gigantesques sapins dont les racines se cramponnent ça et là sur les talus.

On manquait d'horizon, mais au-dessus de la tête on apercevait sur l'azur qui se couvrait d'étoiles, des croix de fer ou de bois plantées sur des roches élevées par un de ces paysans remplis de foi, qui avait bravé les dangers d'une chute dans le Guiers-Mort pour que le signe de la Rédemption fût placé là.

À la vue d'un pareil tableau, il est impossible que l'âme ne s'élève pas vers le Créateur de toutes ces beautés ; il est impossible de ne pas comprendre que des hommes abandonnent le monde où nous vivons avec nos passions, pour se retirer seuls dans la contemplation de ces splendeurs.

Puis la nuit vient tout à fait, non pas une nuit sombre, mais une nuit que la lune éclaire avec ses rayons fantastiques ; les sapins prennent des aspects titaniques, et les rochers semblent prêts à s'abîmer sur la tête du voyageur.

Tout à coup l'on entend des sons argentins : c'est le monastère. Toutes les cinq minutes l'horloge fait entendre un petit carillon qui annonce au voyageur exténué que le repos est proche ; quelques pas encore et les murs de la Chartreuse apparaissent enfin ; nous sommes arrivés au but de notre excursion.

Point d'architecture, point de luxe : la simplicité du monastère dans toute sa grandeur.

Un frisson vous parcourt l'épiderme ; il fait froid dans ces montagnes au mois d'août, et l'aspect de ce cloître glacial augmente encore l'impression.

Une grosse porte de chêne, lourde, massive, ferrée, surmontée d'une statuette de la sainte Vierge, se présente à nos regards ; nous soulevons un marteau qui, en retombant, va éveiller les échos du couvent et des montagnes ; puis, de l'intérieur, des pas se font entendre, accompagnés du bruissement sec d'un trousseau de clefs ; la serrure grince, la porte tourne sur ses gonds ; un homme habillé de blanc, le capuchon rabattu sur les yeux, se présente ; il s'efface pour laisser passer, il referme la porte derrière nous, et, sans dire un mot, nous fait traverser une large cour entre deux bassins où l'eau clapote harmonieusement.

(A suivre).

OSCAR MICHON.

Le vin de carbatier.

On carbatier avâi dâo crouïo vin. Cein n'est pas râ ; kâ on vo baillè pi trâo soveint dâo penatset quand on tapè po demi-pot su 'na trabilia dè tsambra à bâirè. Mâ que volliâi-vo ! Se on carbatier vâo avâi son bâirè franc, se vâo que son vin lâi fassè bon profit et que n'iaussè pas trâo dè déchet dein son bossaton, faut bin que rappondè on bocon ; et ma fâi, suivant coumeint rappond, vo fâ dâo petit-vilhio que ne fâ pas adé tsantâ après la premire quartetta ; kâ on ne rappond pas dâo Clliarmont avoué dâo Fétsy.

On carbatier avâi don dâo crouïo vin, et on dzo que cauqon eintre tsi li po bâirè 'na petsoletta, cé vin fe fèrè la grimace à cé que l'avâi demandâ, et qu'ent einviâ dè lâi derè que son vin n'étâi què dè la gadrouille ; mâ coumeint n'ousâvè pas lo lâi derè tot net, ye fe âo carbatier ein lo pâyèint :

— Diéro lâi a-te que vo teni cé cabaret ?

— Lâi arâ doj'ans à la St-Metsi.

— Doj'ans ! Adon vo z'âi du bin espargni et vo z'âi pu fèrè voutra clliotta.

— Ao ouai ! l'est à peina, bin soveint, que pu niâ lè dou bets.

— Càisi-vo ! mè qu'é tenu tandi quatre ans onna pinta per tsi no, y'é pu la remettè et mè reteri avoué onna bouna renaille ; mâ faut bin derè que savé miquemaquâ mon vin.

— Et coumeint fasiâ-vo ?

— Eh bin, ti lè iadzo que tréssè on pot dè vin, yere-mettè on pot d'édhie, et vo peinsâ se cein mè fasâi dâo profit.

— Vo ne remettiâ jamé dâo vin ?

— Na.

— Adon, à la fin dâi fins, coumeint diabe étâi lo vin ?

— Coumeint lo vouïtro ! se fe lo gaillâ ein pre-neint lo péclliet dè la porta po s'ein allâ, et modâ ein laisseint lo carbatier tot ébaubi.

Un de nos abonnés nous communique, par copie, la lettre suivante, fort curieuse en ce sens qu'elle ne contient absolument que des monosyllabes :

« Mon très cher. — Non je n'ai point dit de mal de vous, ni ne vous ai fait de tort. Ne vous fiez pas à de vains bruits. Mon cœur est franc, sans art ; et quand il est pris je m'y tiens. Je vous vis, je vous crus bon, doux et sûr ; je vous plus et tout fut dit ; et mon sort est beau quand je vis près de vous.

Mes fers n'ont rien de dur ; et cent fois je vous ai vu sous mes lois plus fier qu'un coq et plus gai qu'un roi. Si ce temps n'est plus, la mort est mon lot, et j'y cours... ; mais le trait est fou. Non, je sens qu'il vaut mieux pour vous et pour moi, nous être chers de plus en plus. Oui, je vis pour vous ; la clef de mon cœur est dans vos mains. Je vis pour vous voir, je m'en fais la loi, et je suis à vous pour la vie. »

Recettes de saison.

Cerises à l'eau-de-vie. — Ne pas attendre qu'elles soient complètement mûres pour les cueillir, et couper la moitié de la queue. Peser autant de fois 250 grammes de